

La Louisiane à la rencontre des Antilles françaises

Dans le cadre du programme d'échange initié en 2016 entre les universités de la Louisiane et des Antilles, nous -les neuf étudiants sélectionnés pour participer à cette première édition-, avons réalisé une série d'activités en Martinique et en Guadeloupe du 9 au 22 avril 2017. Dans les lignes suivantes, je me propose de suivre la chronologie des événements pour vous livrer mes impressions personnelles autour de deux axes qui me semblent essentiels : l'aspect scientifique, et la dimension humaine de cette expérience aux Antilles.

D'un point de vue scientifique, cette deuxième tranche du programme s'est avérée instructive et enrichissante. Après quelques péripéties aéroportuaires, les étudiants Louisianais sont arrivés avec du retard. Jeanne et Émilie ont pu participer avec nous aux activités prévues dès le lundi ; Sylvestre et Mallory nous ont rejoints le mercredi.

En Martinique, j'ai particulièrement apprécié les journées du lundi et du mardi aux archives départementales où nous avons effectué des recherches sous la direction de Madame Jessica Pierre-Louis docteure en Histoire et membre de l'équipe de recherche REZO au laboratoire AIHP. Nous devons consulter des registres paroissiaux et des actes notariés pour extraire des informations destinées à compléter la généalogie de trois familles Libres de couleur. J'ai eu la chance de travailler en binôme avec Adeline, la seule historienne du groupe sur la famille Dumas. Nous étions tous répartis en petits groupes sur plusieurs ateliers pour mieux nous familiariser avec les différents outils utilisés par l'historien qui exploite les archives. Ainsi avons-nous pu, après avoir sollicité une carte de lecteur, accéder à des archives datant du siècle dernier -et plus encore- conservées sous format papier, sur des sites internet spécialisés ou sur des bobines. Le déchiffrement s'est avéré fastidieux pour la néophyte que je suis mais j'ai pu expérimenter la patience de l'historien et savourer la satisfaction de la trouvaille d'un mot clé après des heures de recherche ! Cette session de travail axée sur les méthodes de recherche et d'analyse des données utilisées en Histoire m'a d'autant plus intéressée que j'étudie dans ma thèse les techniques d'écriture du roman historique notamment aux Antilles.

Le mercredi, nous avons apporté notre contribution au cycle de conférences tenu à l'université par les enseignants-chercheurs du département d'histoire en présentant un compte rendu de notre séjour en Louisiane. Nous nous sommes concertés en amont pour structurer une communication à cinq voix entre étudiants Louisianais et Antillais. Le résultat a été fortement apprécié et plébiscité par les enseignants. Juste après l'événement, nous avons très spontanément effectué une visite guidée du site universitaire de Schœlcher et partagé un moment de convivialité à Fan de Grill sur la plage du bourg pour célébrer le succès de notre travail d'équipe. Je me souviendrai de ce moment de cohésion et de complicité où nous avons parlé de nos croyances personnelles et de nos cultures respectives.

Le jeudi, nous avons rencontré de hautes personnalités du milieu culturel martiniquais, à savoir Monsieur André Georges Dru fondateur du groupe de danse et musique traditionnelle AM4 (véritable école de Bèlè) et l'artiste Boogie Flaha NègBeni qui prétend faire le lien entre la musique traditionnelle et le rap en Martinique. Nous avons pu apprécier la masse de connaissances qu'ont pu construire les chercheurs en matière de musique et de danse traditionnelle. Nous avons compris l'importance d'étudier ces pratiques culturelles qui ont eu le mérite de survivre aux politiques assimilationnistes du système colonial français et qui constituent le substrat d'une culture métissée et en constante évolution. L'impact de cette rencontre est tel que nous continuons à débattre du sujet entre nous après le départ de nos interlocuteurs. Emilie de la Louisiane m'interroge sur ma perception du folklore et de la tradition. Cette discussion parmi tant d'autres s'inscrit dans ce que je nommerais la dimension humaine voire anthropologique de ce programme d'échange.

Dans l'après-midi, nous partons au Diamant à la recherche de la tombe d'Edouard Glissant, sur la demande des Louisianais. Nous en profitons pour visiter le bourg de la commune, sa plage, et autres sites touristiques tels que le Cap 110¹ et le point de vue du

¹ Le Cap 110 est un Mémorial à l'esclavage réalisé en 1998 par l'artiste Laurent Valère à l'occasion du 150^e anniversaire de l'abolition de l'esclavage. Il se situe à l'Anse Caffard au Diamant et rend hommage aux victimes de la traite négrière. Les 15 statues à la tête inclinée vers l'avant, disposées en forme de triangle face à la mer des Caraïbes sont érigées en mémoire du naufrage d'un bateau négrier survenu dans la nuit du 8 au 9 avril 1830 au large du Diamant. Le bâtiment n'étant pas répertorié, aucun des quarante-six cadavres retrouvés sur la côte n'a pu être identifié. Notons encore l'attachement d'Edouard Glissant pour ce monument qui matérialiserait l'« insondable », le « gouffre », que représente l'Océan Atlantique pour les déportés d'Afrique vers les Antilles, rendant enfin visible la « trace » de ces hommes inconnus qui ont disparu en mer. À ce sujet, voire la vidéo postée par l'Institut du Tout-Monde «Gouffre et créolisation » ajoutée sur Youtube le 7 janvier 2013 du répertoire vidéo Edouard Glissant, « parole libre », sur le site officiel « Edouard Glissant une pensée archipélique » www.edouardglissant.fr/repertoire.html

Morne Larcher² face au Rocher du Diamant. Après avoir pris quelques joyeuses photos, dégusté quelques sorbets aux saveurs bien locales, nous nous dirigeons vers les Anses d'Arlet pour un bain de mer bien mérité. Il me semble alors que l'identité s'exprime aussi à travers le paysage.

Le samedi gloria, nous sommes invités à nous rendre au marché couvert du Lamentin - haut lieu de la culture martiniquaise- pour assister à une rencontre entre les danseurs de Damier et de Capoeira. Je découvre des similitudes entre ces deux formes de lutte pourtant pratiquées dans deux aires linguistiques et géographiques différentes. Quand le traducteur du groupe brésilien annonce qu'ils n'ont pas besoin « d'un capoeiriste méchant mais intelligent », je ne peux m'empêcher de repenser à André Georges Dru qui nous expliquait quelques jours avant, la différence entre le folklore et la tradition. Ainsi, en matière de damier, un geste folklorique consisterait, par exemple, à se battre jusqu'au sang pour singer les pratiques ancestrales alors que les pas traditionnels resteraient porteurs d'une philosophie de vie tout en respectant l'adversaire. Les pratiques du Damier et de la Capoeira évoluent alors en conservant une spiritualité africaine dans un contexte qui requiert une résistance culturelle et non plus physique. Il m'a semblé que cette rencontre mettait en lumière l'existence d'une identité culturelle commune dans le monde américano-caraïbe fondée sur la spiritualité africaine.

La semaine d'après, j'ai ressenti en Guadeloupe cette même impression d'une identité partagée.

À la fête du crabe à Morne-à-l'eau, quand Sylvestre, l'étudiant louisianais originaire du Cameroun s'écrit émerveillé « ça pue l'Afrique ici ! », je prends conscience des similitudes entre l'Afrique et les Antilles que j'ai toujours vécues inconsciemment. Le tambour qui rythme toute l'année nos luttes et nos joies, nos fêtes et nos pleurs comme le faisaient en ce dimanche de liesse populaire le tambour GwoKa ; les éclats de rire et de voix ; les couleurs du tissu wax vendu comme des petits pains sous forme de « *maré tèt* »³ et de bijoux de toute sorte semblaient inviter à un retour aux sources africaines. Et ces commerçants qui plaisantent

² Le Morne Larcher est communément appelé « La dame couchée » par les Martiniquais à cause de son relief. Ce site porte le nom d'une des trois familles Libres de couleur dont nous avons travaillé la généalogie aux archives départementales sous la direction de Jessica Pierre-Louis. Dans *Le discours antillaise*, Edouard Glissant attire l'attention des écrivains sur la « fonction du paysage » dans l'expression de l'identité antillaise en littérature.

³ Le « *maré tèt* » désigne en Martinique et en Guadeloupe les coiffes de ces dames qui utilisent un foulard ou un tissu le plus souvent africain ou madras (tissu traditionnel local) pour s'attacher les cheveux.

et prennent le temps de discuter, « pas comme aux Etats-Unis » me confie Sylvestre, où le système capitaliste exige une rentabilité immédiate et des transactions plus rapides. Assurément, l'identité guadeloupéenne se vit, se voit, se sent et s'entend dans les rues de Morne-à-l'eau.

La visite du Mémorial Acte, centre caribéen de la mémoire de l'esclavage, est l'activité vedette de notre séjour en Guadeloupe. Nous passons deux journées pleines dans l'enceinte de cette infrastructure à l'architecture moderne et artistique. Nous y découvrons le fruit d'un travail audacieux et de grande qualité qui offre une vision de l'histoire hors du commun. Dès la première salle, le visiteur est accueilli par des figures inédites et controversées telles que Luis el Cimarrón (nègre marron), François le Wolof, Juan le portugais noir et Juan Garrido le conquistador noir. Ensuite, le visiteur est introduit dans l'univers reconstruit du bateau négrier pour donner à ressentir les émotions des esclaves captifs. Des dessins animés mettent en scène les conditions de vie des esclaves sur l'habitation ; le visiteur non antillais appréhende alors le statut particulier du mulâtre et du métis dans la société antillaise. Un autre espace, encore retrace l'histoire de l'esclavage comme pour montrer en toute objectivité qu'il ne s'agit pas là d'une tare réservée à la race noire, mais bien d'une pratique universelle. En bref, le Mémorial Acte pose un regard inédit sur l'histoire de l'esclavage aux Antilles. Le directeur du comité scientifique Monsieur Thierry L'Étang, nous explique que le projet a été rondement mené et financé par le Conseil Régional de la Guadeloupe sans autres subsides du gouvernement français, ce qui a laissé à l'équipe une plus grande liberté quant aux choix de l'organisation de l'espace et du traitement de l'histoire. Nous nous intéressons à la question de la réception en consultant les « livres d'or »⁴ remplis par les visiteurs. Nous découvrons que l'opinion publique n'est pas toujours prête à recevoir cette version de l'histoire qui « dérange » le visiteur local, étranger ou métropolitain. Une fois de plus, nos esprits critiques s'éveillent et nous nous interrogeons. Comment prétendre à l'égalité entre les peuples ou au relativisme culturel quand on se positionne sur une « identité racine » ? Comment abolir les relations dominants/dominés dans les espaces francophones par exemple, alors que ces curieux issus de la France « métropolitaine » qui s'intéressent à la littérature et à l'histoire des peuples noirs utilisent

⁴ Les premiers livres d'or ayant été dégradés ou dérobés, des cahiers plus ordinaires sont désormais à la disposition des visiteurs pour recueillir leurs impressions.

encore -et parfois même inconsciemment- le prisme de l'ethnocentrisme⁵ et de l'exotisme ? Il appert qu'il n'existe pas de combat plus difficile que celui de vouloir changer les mentalités. Or, en assumant son passé, il est dit que l'homme accepte son identité et peut préparer son avenir. En fin de compte, si les peuples noirs ont entamé un combat pour la réhabilitation de leur culture, de leur mémoire et de leur dignité humaine, il semble que les anciennes puissances coloniales tardent à déconstruire les mythes et les concepts forgés dans les mentalités au service de l'impérialisme.

Enfin, je n'oublierai pas d'évoquer la visite du musée de Saint-John Perse et le dîner d'adieux à la crêperie de la marina de Pointe-à-Pitre que nous avons partagé en toute amitié et simplicité avant de nous séparer et de retrouver nos pays respectifs.

À la lumière de la pensée glissantienne, je pense que la multiplication de ce type de programme d'échange interuniversitaire et interculturel sensible aux « tremblements » du monde est un bon moyen de nous réconcilier avec nous-même, de ressouder les liens avec l'Autre et d'envisager ainsi la construction d'un « Tout-Monde » qui intègre par définition les différences de chaque humanité sur un pied d'égalité.

DAULER Clara

⁵ J'en veux pour preuve la tentative avortée du gouvernement de Nicolas Sarkozy d'enseigner les bienfaits de la colonisation qui s'appuyait sur la loi du 23 février 2005.